Han ten Brummelhuis, *King of the Waters. Homan van der Heide and the Origin of Modern Irrigation in Siam*

Leiden, KITLV Press, 2005, XIII + 387 p., bibl., index, ill., fig., cartes.

Bernard Formoso

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/3029>

DOI : 10.4000/lhomme.3029

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 février 2007

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Bernard Formoso, « Han ten Brummelhuis, *King of the Waters. Homan van der Heide and the Origin of Modern Irrigation in Siam* », *L'Homme* [En ligne], 181 | 2007, mis en ligne le 29 janvier 2007, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/3029> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.3029>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Han ten Brummelhuis, *King of the Waters. Homan van der Heide and the Origin of Modern Irrigation in Siam*

Leiden, KITLV Press, 2005, XIII + 387 p., bibl., index, ill., fig., cartes.

Bernard Formoso

- 1 CE LIVRE, version remaniée du doctorat de l'université d'Amsterdam que Han ten Brummelhuis soutint en 1995, retrace un épisode important, quoique méconnu, de la modernisation du Siam. L'épisode prend place dans les dernières années du règne du grand souverain réformateur Chulalongkorn, plus précisément entre 1902 et 1909. Il concerne l'emploi par son gouvernement d'experts étrangers, afin que ceux-ci développent les infrastructures hydrauliques dans la vaste plaine deltaïque entourant Bangkok et créent le premier Département de l'irrigation du pays. Le « roi des eaux », ainsi qualifié par Chulalongkorn lui-même, n'est autre que Homan van der Heide, l'ingénieur hollandais qu'il fit venir de Java en 1902 pour superviser la réalisation de ces projets.
- 2 À partir d'un minutieux travail d'archives, l'auteur restitue dans leur chronologie les actes d'une coopération heurtée entre experts européens et fonctionnaires siamois, qui aboutit après bien des péripéties au rejet de l'ambitieux projet d'aménagement que Van der Heide avait conçu, ainsi qu'à la démission de ce dernier. L'analyse des échanges épistolaires entre les protagonistes du drame, des rapports de faisabilité, des mémorandums et autres documents officiels lève le voile sur le fonctionnement erratique d'une administration siamoise qui évoluait alors à marche forcée de modes de recrutement fondés sur le rang vers d'autres fondés sur le capital scolaire. L'auteur montre que dans ce contexte la structure politique était très instable, les domaines de compétence des ministères et départements nouvellement créés étaient mal définis avec à la clé des rivalités exacerbées, tandis que le poids de l'étiquette et les logiques clientélistes constituaient de redoutables entraves à l'échange d'informations et aux prises de décisions dans les hautes sphères de l'État.

- 3 N'ayant qu'une connaissance superficielle de ces réalités et plus largement des spécificités de la société siamoise, Van der Heide pouvait difficilement y faire face. De plus, son éducation calviniste, ses idéaux socialistes et son expérience javanaise l'incitaient à conférer une grande importance aux paramètres sociaux et aux attentes de la petite paysannerie – on apprend ainsi qu'il fut l'instigateur des Conseils de citoyens et des réunions de riziculteurs dans les villages siamois –, alors que cette démarche paraissait incongrue et subversive aux yeux des fonctionnaires locaux. Enfin, et c'est là sans doute le principal malentendu : Van der Heide était un passionné des techniques d'irrigation dans lesquelles il voyait l'arme absolue pour prévenir les risques de famines en milieu tropical. Il avait ainsi effectué plusieurs voyages d'étude à sa charge pour étudier des périmètres irrigués en diverses parties du monde. Or, l'irrigation de vastes zones pour soutenir la riziculture n'était pas la principale préoccupation des dirigeants siamois.
- 4 On touche ici à l'un des apports les plus stimulants du livre, à savoir déconstruire certaines idées reçues relatives à l'économie politique de ce royaume d'Asie du Sud-Est. Pour Han ten Brummelhuis, les orientalistes ont eu tort de transposer au Siam la théorie du *mode de production asiatique* élaborée par Karl Marx, selon laquelle la puissance de l'État oriental est indissociable de la gestion hydraulique de vastes zones agraires et des techniques d'encadrement coercitives qu'elle implique. Dans le Siam prémoderne, explique-t-il (p. 14), il n'y avait pas de pénurie d'eau et si sécheresse occasionnelle il y avait, elle n'était pas assez importante pour entraîner la mise en place d'organisations étatiques adaptées. Dans ce contexte, la riziculture était une affaire privée et le creusement de canaux était surtout réalisé à des fins de communication et de défense. Si, au ^{xv}^e siècle, un Département des rizières (*krom na*) fut créé, il œuvrait moins comme unité de gestion de l'eau, que comme instance de taxation. De surcroît, le système d'encadrement étroit de la population instauré à la même époque et connu sous le nom de *sakdina* (« pouvoir des rizières ») se distinguait du régime féodal européen par une strate nobiliaire qui contrôlait les hommes à défaut de posséder les terres. Ces dernières étaient abondantes, contrairement à une main-d'œuvre rare et très mobile, d'où des structures d'encadrement fondées sur le *labour nexus* plutôt que sur le *land nexus*, pour reprendre une typologie de Paul Bohannon¹. Selon Han ten Brummelhuis, le Siam ne devint véritablement une société rizicole qu'à partir de la seconde moitié du ^{xix}^e siècle, lorsqu'une forte demande asiatique, mais aussi une refonte de la fiscalité imposée par les Européens amenèrent le pays à tirer de l'exportation du riz une part substantielle de ses revenus. De plus, à la même époque, le rapport terre/main-d'œuvre s'inversa dans la Plaine centrale. Les nobles s'approprièrent alors de vastes étendues pour y développer la riziculture commerciale, provoquant du même coup une raréfaction des terres, alors que l'immigration de coolies chinois augmentait fortement le volume de la force de travail.
- 5 C'est en partie pour faire face à ces mutations que, dès 1896, Chulalongkorn songea à faire venir des experts étrangers dans son royaume. Néanmoins, pour le souverain et son entourage, il s'agissait moins de développer par cette aide étrangère l'irrigation que de rationaliser le réseau de canaux reliant Bangkok au reste du pays et d'assurer l'approvisionnement régulier en eau potable de la capitale. Un autre objectif était de réduire l'emprise croissante de concessionnaires privés sur le prolongement des canaux, leur exploitation spéculative des ressources représentant une menace sérieuse pour le bien public. L'auteur montre aussi que dans un contexte où l'État soucieux de

maintenir son indépendance hésitait à lancer des emprunts à l'étranger, les choix budgétaires du gouvernement privilégiaient l'extension du réseau ferroviaire au détriment des projets d'aménagement hydraulique. En effet, le chemin de fer donnait des gages plus visibles de modernisation, en même temps qu'il facilitait l'intégration politique rapide du royaume face à la menace aux frontières que constituaient les impérialismes français et britanniques.

- 6 Malgré l'examen critique du fonctionnement de la haute administration siamoise auquel il procède, l'auteur souligne la grande clairvoyance politique du roi Chulalongkorn, une qualité d'autant plus remarquable qu'il l'exprimait en dépit du sévère filtrage de l'information auquel ses conseillers le soumettaient. Au-delà, ce livre propose une interprétation très convaincante de la fonction royale au Siam et de son évolution à la fin du XIX^e siècle. Rompant avec une grille de lecture classique qui interprétait l'organisation du royaume à travers les lunettes de la féodalité européenne, Han ten Brummelhuis fait appel à l'idéal-type wébérien de la *règle patrimoniale*, en vertu duquel une royauté théoriquement absolue, mais aux pouvoirs effectifs restreints, doit composer avec une noblesse puissante mais tributaire. Selon ce modèle, le souverain cultive l'ordre en incarnant la vertu, faute de pouvoir agir directement sur la conduite des affaires publiques. À cet égard, Chulalongkorn instaura une rupture majeure en devenant faiseur de lois. Selon l'auteur, l'efficacité de l'adaptation aux temps modernes qu'il entreprit résulta d'une part de son aptitude à légiférer et plus globalement à réduire les prérogatives de l'aristocratie au point d'incarner une véritable monarchie absolue, mais aussi de sa capacité à planifier la construction d'un État-nation sur le modèle occidental et à mettre en œuvre ce plan selon le modèle du colonialisme interne, du haut vers le bas et du centre vers la périphérie, sans que n'émergent des formes de contre-pouvoir effectives (p. 72).
- 7 On peut bien sûr adresser certaines critiques mineures à ce livre ; notamment le fait qu'il ne donne que peu d'indications sur l'un des principaux protagonistes du drame, à savoir la *Siam Land, Canals and Irrigation Company*, plus connue sous le nom de *borisat* (« La compagnie »). Constituée en 1889 par des aristocrates locaux en partenariat avec des entrepreneurs étrangers, elle s'affirma rapidement comme le principal interlocuteur privé de l'État en matière de creusement de canaux. Elle s'appropriait de ce fait des superficies rizicoles considérables dans les zones les plus fertiles. On aurait aimé en savoir plus sur son fonctionnement interne, sur son mode de capitalisation, sur l'origine et le niveau d'expertise technique de ses bureaux d'étude, sur l'influence relative des membres siamois et étrangers de son conseil d'administration et sur ses connections avec les plus hautes sphères de l'État. D'autant que l'attitude du gouvernement à son égard fluctua au fil du temps. Le roi et ses proches voulurent d'abord réduire son pouvoir au point de lui refuser l'attribution de nouvelles concessions ; puis, selon un retournement de situation inexplicable, ils nommèrent certains de ses membres à des postes clés comme celui de vice-ministre de l'agriculture, l'année même où Van der Heide était démis de ses fonctions. Autres regrets : la conclusion de l'ouvrage témoigne de flottements quant à la part prise par les facteurs personnels et les causes macro-économiques dans l'échec de la mission de Van der Heide ; et le fait que le volet hydraulique ne soit pas replacé dans l'ensemble des nombreux projets de développement que le pays menait de front à l'époque. On aurait eu alors une plus juste appréciation des enjeux politiques et des contraintes budgétaires auxquels ce gouvernement était confronté.

- 8 Malgré ces réserves, le présent ouvrage est incontestablement l'une des meilleures études publiées ces dix dernières années sur l'histoire des institutions politiques du Siam. Je ne me suis pas attardé sur les aspects techniques de l'irrigation que l'auteur maîtrise parfaitement, et auxquels il consacre de longs développements lorsqu'il commente les projets et réalisations de l'ingénieur (chap. IV à VIII). Certains de ces projets furent d'ailleurs mis en œuvre au sortir de la Seconde Guerre mondiale par un État thaïlandais qui bénéficiait alors des largesses de l'USAID. *A posteriori* donc, van der Heide fut bien le père fondateur de l'irrigation moderne au Siam : un « roi des eaux » visionnaire, quoique incompris en son temps.
-

NOTES

1. Paul Bohannan, «“Land”, “Tenure” and “Land Tenure”», in Daniel Biebuyck, ed., *African Agrarian Systems*, London, Oxford University Press, 1963 : 101-115 et 102-103.
-

AUTEUR

BERNARD FORMOSO

Département d'ethnologie, Université Paris-X, Nanterre. bernard.formoso@mae.u-paris10.fr